

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Aussi riche que capricieux, habitant partout sans se fixer nulle part, Maxime Vilhardouin faisait régler les gages de Jean par un intendant habitant Paris. Entre le maître et le serviteur, il n'existait aucun lien. Maxime ne connaissait pas Jean. Jamais, comme cela arrive souvent dans les maisons de garde, le jeune homme n'était venu en compagnie de ses amis manger un lapereau finement accommodé par Catherine. L'intendant, gros homme ventru, égoïste et gourmand, recevait les bourriches de gibier, comptait cent francs par mois, et ne s'inquiétait nullement de la situation de la famille.

Il était entré une seule fois dans la maison du garde, et voyant toute cette belle famille autour d'une table, sur laquelle fumait un plat de pommes de terre, il avait trouvé une phrase banale sur la bénédiction attachée aux enfants groupés près de la mère. Morale de convention qui tombe des lèvres sans avoir sa source au cœur.

Jean habitait tout près des bois de M. Vilhardouin, mais en dehors de leur clôture, une maisonnette construite par lui, pierre à pierre. Ce fut un grand événement dans sa vie, que l'érection de cette demeure, par ce jeune garçon qui passait ses heures de repos à voiturier des pierres ramassées de tous côtés. Il lui fallut trois ans pour établir la maçonnerie. Elle monta lentement, sac de plâtre par sac de plâtre. Il mania la truelle sans avoir appris l'art du maçon. Il lui semblait très élémentaire de laisser une baie pour chaque fenêtre, une ouverture plus large pour la porte. Pendant trois ans, on vit s'élever sur la route, au centre d'un champ, clos d'une haie vive, les murs et les pignons aigus. Un jour, un Limousin, que Jean Tournil venait de tirer d'une bagarre où, pour le moins, il aurait perdu un œil, lui offrit de couvrir la maison : Jean paierait seulement les matériaux. L'offre fut acceptée, et cette fois le jeune garçon put dormir chez lui. Des portes et des volets d'occasion, une peinture gaie lui donnèrent un aspect confortable. Plus tard un plancher fut posé. Ce jour-là, un gigantesque bouquet orna la cheminée de briques.

Aussi, de quel amour Jean chérissait ce logis ! Catherine s'y trouvait mieux que dans la plus belle maison du village ; elle avait l'orgueil du labeur de Jean. Quand elle regardait la maisonnette, si propre, si coquette, elle sentait au cœur une gratitude profonde pour l'honnête homme qui l'y avait amenée. Tant d'années heureuses s'y étaient écoulées dans un labeur sans trêve, dans une concorde sans nuages. Chaque objet prenait une voix pour parler de l'absent ; et puis ils étaient chez eux. Nul ne pourrait jamais les chasser de ce nid où les berceaux des enfants se serreraient fraternellement, où la couvée croissait abritée sous les grandes ailes de l'amour maternel.

Oui, jusqu'alors, la famille de Jean Tournil avait été une heureuse famille, et Catherine se souvenait des temps lointains, pendant qu'assise sur la pierre du foyer, elle en remuait les cendres à l'aide d'un tison à demi éteint.

La lessive cessait de couler dans le baquet qui paraissait prêt de déborder ; la chaleur de la grande salle diminuait, et les braises rouges se couvraient d'une légère cendre blanche.

Encore un peu et le froid allait pénétrer dans la chambre.

Catherine ne sentait rien, engourdie dans ses rêves, et répétant à chaque coup de vent plus violent :

— L'horrible nuit ! Seigneur ! l'horrible nuit !

Et la vieille horloge continuait son tic-tac monotone sur lequel tranchait, par longs intervalles, la mélancolique sonnerie des heures.

Tout à coup, un aboiement lamentable arriva jusqu'à elle. Le chien qui le poussait " hurlait la mort," suivant l'expression des habitants de la campagne. Ce cri lugubre d'une bête connue, aimée, car elle reconnaissait la voix de Brisquet, secoua brusquement sa torpeur. Elle se leva et courut à la porte, qu'elle ouvrit toute grande.

Au dehors, on n'apercevait rien, pas même, dans cette nuit opaque, le profil des troncs noirs et les cassures coudées des branches. Mais les aboiements du chien s'approchaient, devenant plus distincts, plus effrayants, ressemblant à l'accent humain, tant ils trahissaient de douleur et contenaient d'appels déchirants.

Catherine ne vit point Brisquet, mais elle se sentit subitement secouée par un bond prodigieux. La grande bête fauve se ruait sur elle, haletante, posant ses lourdes pattes sur ses épaules, comme si elle pouvait mieux de la sorte, par l'éclair fulgurant de son regard et par son souffle court et saccadé, lui faire comprendre ce qui l'amenait à cette heure.

Elle le caressa doucement de la main :

— Brisquet... là ! tout beau, mon chien... tu précèdes le maître, n'est-ce pas ?... Je vais rallumer la lampe... le vent vient de l'éteindre... Allons, à bas ! tu es une bonne et vaillante bête...

Mais le chien, s'il laissait Catherine libre de ses mouvements, ne lâchait point sa jupe de lourde laine. Tandis que la femme, agenouillée devant le foyer, soufflait des brindilles de bois qui, en s'enflammant, se coloraient de rose, le chien s'efforçait de la tirer par ses vêtements. Enfin elle ralluma la lampe, et quand celle-ci fut posée sur un chenet de forme antique, Catherine vit ses mains couvertes de sang... Qu'est-ce que cela signifiait, grand Dieu ? D'où provenait ce sang ?

Brisquet ! c'était Brisquet, qui, en les léchant, les avait ensanglantées.

D'où venait-il ? qu'avait-il ?

Avec une sorte d'égarément, elle saisit la grosse tête du chien, le regarda les yeux dans les yeux, et répéta d'une voix étranglée :

— Jean ! où est Jean ?

Une secousse de Brisquet, une morsure plus violente des dents à la jupe de futaie et un bond pour l'entraîner furent l'unique réponse du fidèle animal.

C'en était assez pour Catherine. Elle prit une lanterne, et, sans réfléchir, sans se demander où elle allait à travers cette nuit d'hiver, dont le froid la saisit dès le seuil, elle se mit à marcher, tandis que le chien courait entre les arbres dépouillés et suivait des sentiers à peine tracés dans le grand bois sombre.

Rien devant elle, rien autour d'elle. Un mur de ténèbres l'enserrait.

La lanterne étendait à ses pieds seulement un cercle de clarté jaunâtre. Il lui était impossible de deviner de quel côté l'entraînait la course de Brisquet.

De temps en temps, le chien s'arrêtait, comme s'il voulait laisser à Catherine le temps de l'attendre ; puis, jetant un aboiement dans l'air, rendu plus sonore par un froid vif, il reprenait sa course.

Epuisée, à demi étouffée par les palpitations de son cœur, la femme du garde allait en avant, sans souci des ronces déchirant ses mains, des broussailles accrochant ses jupes. Plus d'une fois elle se heurta d'une façon cruelle ; mais elle sentait à peine ses blessures ; en son cœur commençait à s'ouvrir une plaie autrement douloureuse.

Et toujours le chien courait ; sur la terre dure, Catherine entendait ses bonds rapides. Soudain, ils cessèrent, et trois hurlements de Brisquet, semblables à des sanglots d'enfants, lui apprirent que le chien était arrivé au terme de sa course.

Elle courut à son tour et vit devant elle, au centre d'une clairière, sur laquelle la lumière de sa lanterne se découpait vivement, un corps immobile, étendu.

— Mon homme ! dit-elle en tombant à genoux.

Elle souleva la tête, tâta la poitrine. Le front était froid, le cœur ne battait plus. Mais elle devait se tromper : que pouvait-elle entendre et voir au sein de l'horrible émotion qui bouleversait ses idées ? Elle ouvrit les vêtements et colla son visage sur la poitrine. Mais ses sanglots l'étouffaient ; ses doigts tremblaient, ce ne pouvait pas être, que son Jean fût mort. Elle approcha la lanterne du visage.

Les yeux grands ouverts, fixes, hagards, regardaient dans le vague. Le fusil avait échappé des doigts du garde, qui était tombé à la renverse de toute sa hauteur.

Que faire ? Nul secours à attendre. Personne dans les alentours ; elle ne pouvait cependant laisser là ce corps qu'on saurait sans doute rappeler à la vie. Blessé, il l'était gravement, peut-être ; mais mort, c'était impossible.

Sa résolution fut vite prise. Catherine commença par dresser le fusil de son mari contre un arbre, appela le chien, et lui plaça entre les dents un bâton à l'extrémité duquel fut fixée la lanterne. Ensuite se courbant sur le sol, tout près de Jean, elle saisit l'une après l'autre les mains du malheureux, puis, les serrant sur son cœur, elle se releva d'abord sur un genou, puis sur l'autre ; un second effort la mit sur pied, ployant sous le fardeau.

Elle eut un ressaut d'épaules afin de remonter le cadavre sur son dos, puis, courbée sous le faix, une de ses mains nouée aux poignets de Jean, elle saisit de l'autre le canon du fusil sur lequel elle s'appuya comme sur un bâton.

En avant, Brisquet éclairait la route.

Catherine ne se pressait pas, elle marchait. Fléchissant sous le poids du corps immobilisé, elle refaisait la route parcourue, n'ayant qu'un vœu, qu'un instinct : arriver !

Combien de fois trébucha-t-elle contre des pierres ? Combien de fois fut-elle sur le point de s'abattre, les pieds pris dans l'enchevêtrement des racines monstrueuses ? Tantôt une branche brusquement cassée par le vent tombait à ses pieds ; ou bien une souche mal équarrie lui barrait le passage. Et le corps qui semblait plus lourd de minute en minute, et sous lequel Catherine se traînait maintenant.

Dieu, qui veille sur les créatures aux abois, la soutint pendant cette route, car elle aperçut enfin, à la lueur de la lanterne que portait Brisquet, la maisonnette blanche.